

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)**218. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven**

218. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Procès](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[214. Baden, Vendredi 12 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-14

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°239/254

Information générales

LangueFrançais

Cote591, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

218 Paris, dimanche soir 9 heures 14 juillet 1839

Vous vous couchez probablement. Que je voudrais vous envoyer le sommeil, ce sommeil qui fait qu'on se lève le lendemain rafraîchi et fortifié ! La chaleur est accablante ce soir. Encore quelque orage. Cet état de l'atmosphère, n'est-il pas pour quelque chose dans votre extrême malaise ? Tout le monde s'en ressent. On ne craint plus d'émeute pour ce soir. La commutation de peine de Barbès préoccupe beaucoup. On s'y attendait peu. C'est le Roi qui l'a voulue. Le Conseil n'était pas divisé quoiqu'il y ait des indécis. Je voudrais vous raconter quelque chose d'intéressant. Il n'y a rien.

Ce matin, au moment où je sortais pour aller voir Pozzo, le Ministre de l'intérieur est arrivé chez moi et m'a retenu. Je ne puis donc vous rien dire de cette pauvre Lady Flora Hastings. On est convaincu ici que le Cabinet Whig tiendra. Pozzo n'est pas atteint du même mal que vous. Il se tue à force de manger. Le soir après dîner, il a l'esprit bien moins libre que le matin, ses méprises sur les personnes sont continuelles et bien étranges. Il a pris l'autre jour le Maréchal Soult pour M. de Villèle.

Lundi matin, 8 heures

Je retourne Jeudi au Val-Richer. Nous finissons à la Chambre ces jours-ci. Adressez-moi donc désormais vos lettres au Val-Richer. Et dites-moi ce que vous aimez le mieux pour notre correspondance tous les jours, où tous les deux jours. Je n'aurai pas au Val-Richer autant de Nouvelles qu'à Paris. Mais j'aime à vous écrire, et encore plus vos lettres. Pauvre ressource pourtant que des lettres ! Vous m'avez grondé une fois de dire cela, et de rabaisser ainsi votre seul plaisir. Et puis, vous avez été de mon avis. Je sais supporter ce qui ne me suffit pas, mais non m'y tromper. Sachez bien seulement, dearest, que pour apporter à vos souffrances quelque distraction, pour jeter un doux moment dans votre solitude, je vous écrirai tous les jours, deux fois par jour, tant que vous voudrez et qu'il se pourra. Et toujours avec un triste plaisir, car c'est bien triste de faire si peu pour qui on aime beaucoup.

Avez-vous vu deux volumes que le comte Appony vient de m'envoyer ? Cezriflan von Gontz c'est un recueil de ses pamphlets politiques. J'en ai parcouru quelques uns qui m'ont intéressé. C'est l'histoire que nous avons vue, et faite. Elle a assez grand air sur le papier. La sœur de Barbès est allée déclarer au Garde des sceaux que cette commutation ne lui convenait pas, et qu'il ne voulait pas des travaux forcés. On le fait partir ce matin. Je doute qu'on l'envoie droit aux galères. Il s'arrêtera dans quelque prison sur la route. Je suis de son avis. Il n'est pas fait pour les galères.

Midi

Votre mot 214 ne me déplaît pas. Il est assez ferme dans sa petite taille. Je n'avais

jamais entendu parler de la racine de gingembre. Le monde que j'ai vu ce matin ne m'a rien appris. Je vous quitte pour aller faire ma toilette et de là à la Chambre. Adieu ! J'irai ce soir chez Madame Appony et chez Lady Granville. Mais on n'apprend pas grand chose là. Ils attendent plus qu'ils ne donnent. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 218. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1751>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 14 juillet 1839

HeureSoir 9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

218

Paris. Bismarck. 14 Jan 1871

57

Adieu, mon cousin,
 Que je voudrais vous embrasser le bon
 soir, mais que je n'ai pu le faire.
 Adieu, mon cousin!

La situation est si compliquée et si
 brève. Les idées de l'Allemagne sont
 si diverses, et si opposées, que
 le monde des hommes.

On ne croit plus à l'unité pour
 l'Allemagne. On y attendait peut-être
 beaucoup. On s'y attendait pour
 qui se vult de l'unité, on s'en
 guérit y est de l'indivision.

Le monde est si compliqué, que
 l'indivision. Il n'y a rien. Le monde
 est si compliqué, que l'indivision. Il n'y a rien.
 Le monde est si compliqué, que l'indivision. Il n'y a rien.
 Le monde est si compliqué, que l'indivision. Il n'y a rien.

24 F.3.R
 Madame la Princesse de Lieven
 aux Champs de Baden. Baden
 Allemagne Grand Duché de Baden

218

57

Paris - Dimanche Soir 9 heures -

14 Juillet 1839

591

Vous vous couchez probablement.
 Que je voudrais vous enlever le sommeil, le
 sommeil qui fait qu'on se lève le lendemain
 rafraîchi et fortifié!

La chaleur est accablante ce soir. Encore quel-
 que bruy. Cet état de l'atmosphère n'est-il pas pour
 quelque chose dans votre extrême malaise? Tous
 le monde s'en ressent.

On ne craint plus d'émotion pour ce soir. La
 commutation de peine de Barbès, préoccupe
 beaucoup. On s'y attendait peu. C'est le Roi
 qui l'a voulu. Le Comité n'était pas divisé,
 quoiqu'il y eût des incertitudes.

Je voudrais vous raconter quelque chose
 d'intéressant. Il m'y a rien. Le matin, au moment
 où je sortais pour aller voir Pozzo, le ministre
 de l'intérieur est arrivé chez moi et m'a retenu.
 Je ne puis donc vous rien dire de cette pauvre
 lady Flora Hastings. On est convaincu ici
 que le cabinet Ishig tiendra.

Pozzo n'est pas atteint du même mal que

vous. Il se tue à force de manger. Le soir,
après dîner, il a l'esprit bien moins libre que
le matin. Les surprises sur la personne sont
continuelles, et bien étranges. Il a pris l'autre
jour le Maréchal Soult pour M. de Villèle.

Vendredi matin 8 heures.

Je retourne jeudi au Val Richer. Vous finirez
à la chambre ce jour-ci. Adressez-moi donc
d'ici demain vos lettres au Val Richer. Si l'été, moi
ce que vous aimez le mieux pour notre correspondance
tous les jours ou tous les deux jours. Je n'aime pas
au Val Richer autant de nouvelles qu'à Paris.
Mais j'aime à vous écrire, et encore plus vos lettres.
Laissez-les donc pendant que les lettres. Vous
m'avez grande une fois de dire cela et de
rajuster ainsi votre tout plaisir. Le point, vous
avez été de mon avis. Je bien supporte ce qui
me me suffit peu, mais mon sang bouillonne.

Richer bien évidemment, disant, que pour
apporter à vos souffrances quelque distraction, pour
jouir un deux moments dans votre solitude je
vous écris: tous les jours, deux fois par jour,
tant que vous voudrez et qu'il se pourra. Et
toujours avec un brin de plaisir, car c'est bien triste
de faire si peu pour qui on aime beaucoup.

Envoyez-vous un deux volumes que le comte
Appony vient de m'envoyer? Joseph de Mont...

C'est un recueil de
passions quelque
que nous avons
le propre.

Le livre de
des livres que
se peut ne vouloir
pas le matin
j'ai vu. Il s'agit
vraie. Le bien
galerie.

Vous avez dit
jean dans la p
parle de la v

Le monde
appren. Je vous
se de la à la
Madame Appon
d'apprend par
quels ne donne

lais, ont un recueil de des pamphlets politiques. Il n'y
libre que passeront quelques uns qui m'ont intéressé. C'est l'histoire
qui nous avons vue si faite. Elle a assez grand air sur
l'autre le papier.

Vi. Hôte. La chose de Barber est allée de l'air au Savoir
des, de ceux que cette commutation ne lui convenait pas
de quit ne voulait pas de, levez fort. On le fait
pache à matin. Je doute qu'on s'avisera d'écrit des
général. Il s'arrêtera dans quelques prison sur la
route. Je lui de son air. Il n'est pas fait pour
galerie.

Du. 17.

l'ancien par. Votre mes 214 ne me déplait pas. Il ne sera
Paris. fermé dans la petite taille. Je n'avais jamais vu
ma lettre. parle de la racine de gingembre.

et. Le monde que j'ai vu ce matin ne m'a rien
appren. Je n'ai guère pu aller faire ma toilette
ce qui de là à la chambre. Adieu! J'irai à l'air chez
l'Madame Appony à chez Lady Beauville. Mais on
n'apprend pas grand'chose là. Il attendent plus
qu'il ne deservent. Adieu. Adieu.

tion pour. 